

«Alain Minc a précipité "le Monde" dans la crise», selon la société des rédacteurs

PAGE 34



Moi, Laura D., prostituée pour payer mes études

PAGE 6

Au Kenya avec les réfugiés des massacres du camp de Burnt Forest

PAGE 38



MERCREDI 16 JANVIER 2008 | PREMIÈRE ÉDITION N° 8303 | www.liberation.fr

Libération



Cinéma

«Body Rice», des ados perdus dans un Portugal solaire

Et toute l'actualité du cinéma, PAGE 25

Contre la laïcité

La position du missionnaire

Nicolas Sarkozy multiplie les déclarations faisant référence aux racines chrétiennes de la France, suscitant les inquiétudes des défenseurs de la séparation entre Eglise et Etat. PAGE 2



A Rome, le 20 décembre.
PHOTO GAMMA EYE/DEA PRESS

(publicité)

PAR LES TROIS MAÎTRES DU CINÉMA DE HONG KONG

TRIANGLE

UN POLAR DE

TSUI HARK

RINGO LAM

JOHNNIE TO

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE

Aujourd'hui
au
CINÉMA

IMPRIMÉ EN FRANCE / PRINTED IN FRANCE Allemagne 2 €, Autriche 2,30 €, Belgique 1,40 €, Canada 3,50 \$, Danemark 17 Kr, DOM 2 €, Espagne 2 €, Etats-Unis 4 \$, Finlande 2,40 €, Grande-Bretagne 1,30 £, Grèce 2,10 €, Irlande 2,25 €, Israël 18 ILS, Italie 2 €, Luxembourg 1,40 €, Maroc 15 Dh, Norvège 22 Kr, Pays-Bas 2 €, Portugal (cont.) 2,10 €, Slovaquie 2,50 €, Suède 22 Kr, Suisse 2,70 FS, TOM 390 CFP, Tunisie 1700 DT, Zone CFA 1 500 CFA.

MERCREDI 16 JANVIER 2008 LIBÉRATION

Raves perdues

Sylta Fee Wegmann
joue une
ado perturbée.
PHOTO ALMA FILMS

Avant-garde ♦ De jeunes Allemands en rupture sont envoyés au fin fond du Portugal. Ennui, hypnose et musique electro pour ce premier long métrage du post-punk Hugo Vieira da Silva.

Body Rice
de HUGO VIEIRA DA SILVA
avec Sylta Fee Wegmann, Alice Dwyer, André Hennicke, Pedro Hestnes, Luis Guerra... 1 h 55.

Body Rice est un film visuel et mental dont la toile est un drap virginal simplement tendu, accroché à quelques points cardinaux. Ces points sont supérieurs à quatre, mais on s'en fout. ●●●



●●● Point cardinal numéro 1: l'exil, auquel sont invités, sans que l'on sache très bien si c'est de gré ou de force, quelques jeunes ados allemands en rupture, que les institutions de leur pays envoient se reconstruire, ou se découvrir, ou se retrouver, dans un centre souplesment encadré du sud du Portugal, dans l'aride et superbe région de l'Alentejo. L'exil n'est pas à entendre simplement comme le détail scénaristique d'un déplacement. Il s'envisage aussi sous la forme d'une matière primitive du cinéma, une de ces «briques chimiques» originelles qui le constituent.

Beauté sauvage. Point cardinal numéro 2: l'adolescence, dont quelques figures inoubliables habitent les grands espaces désertiques de *Body Rice*. Katrin est la principale d'entre elles. Isolée dans une souffrance mentale qu'elle n'exprime jamais verbalement, elle échangera quand même quelques contacts, fussent-ils râpeux, avec Julia d'une part et Pedro de l'autre, ce dernier, portugais, étant une version locale de l'ado à problèmes sèchement rejeté par un environnement social lui-même en voie de stérilisation. Observés sous l'angle de leur beauté sauvage comme sous celui de leur sophistication sentimentale extrême, même mutilée, ces ados perçus sous le filtre d'un cinéma de l'hypnose ressemblent tour à tour à des créatures fabuleuses, à des internés psychiatriques, à de braves gosses tout simples, à des enfants perdus. Les jeunes acteurs, dans l'ensemble débutants, sont excellents. Incidemment, c'est avec une émotion étonnée que l'on aura la surprise de retrouver l'acteur professionnel Pedro Hestnes dans ce film qui lui va si bien, à l'occasion l'un des rares et brefs rôles adultes, auquel il apporte sa substance grave et vieillie.

Point cardinal numéro 3: la musique, qui forme comme la bande-son psychique des cerveaux en fusion de ces ados en déprime noire et qui donne néanmoins toute sa lumière à *Body Rice*. Pour en métaphoriser l'usage qu'il en fait, son metteur en scène, Hugo Vieira da Silva, parle d'*«attaque à main armée»*. De larges séquences sont ouvertes à ces nappes de sons, musiques et bruits, le film documentant aussi, à sa façon, le rituel de la rave et de ses fascinants vertiges.

Point cardinal numéro 4: la géographie. C'est d'abord une sorte de nouveau monde que filme Vieira da Silva, un monde où s'agglomèrent deux territoires, imbriqués l'un dans l'autre hermétiquement: le territoire de l'adolescence et celui du Portugal, l'un et l'autre inconnus, si proches et si étrangers, solai-



Hugo Vieira da Silva, lundi, à Paris.

PHOTO EDOUARD CAUPEIL
LUCE

res mais sombres, accueillants et pourtant rugueux, griffus. Point cardinal numéro 5: le regard porté. Pas simplement, celui, normal, d'un cinéaste sur son sujet. C'est aussi, dans ce cas, le regard très particulier, intérieur et externe, d'un ex-ado qui a vécu dans ce monde-là il n'y a pas si longtemps,

comme da Silva l'explique dans l'entretien ci-contre. Voilà pour la boussole du visible.

Chimère naïve. Mais il y a aussi une sorte de nadir, un horizon d'utopie inattendu, qui se dessine au-delà d'une expérience comme celle de *Body Rice*: une esquisse, enfin, de ce que pourrait bien signifier un jour les termes improbables de «cinéma européen». On n'a jamais beaucoup cru, dans ces colonnes, à un développement volontariste, administratif et réglementé de ce que l'on a de bonnes raisons de considérer encore comme une chimère naïve. Et bien peu de films se réclamant d'une dimension «européenne» ont laissé une trace impérisable, aussi bien

du côté des productions à gros budget fédérées au forceps et qui ont conduit aux fameux désastres de l'europadding que du côté des institutions les mieux réputées et les plus bienveillantes avec les artistes, qui ont financé beaucoup de films européens, parfois excellents, mais qui n'ont pas particulièrement contribué à cette chose un peu inquiétante et informe que serait une «identité européenne».

On explique souvent la vitalité du cinéma américain par sa capacité historique à fédérer le peuple épars des Etats-Unis lorsque, au début du siècle dernier, des migrants de tous pays et qui ne parlaient pas la même langue unissaient leurs émo-

tions au spectacle collectif qui faisait de leur histoire une épopée. Et on souligne avec raison à quel point, depuis ses origines, Hollywood a été un formidable catalyseur de l'identité de ce pays-continent.

Adaptée à notre époque et relativisée selon les gammes de nos mœurs et cultures, une aussi belle et indigeste question semble trouver ici la légèreté poétique qui lui convient: un film comme *Body Rice*, aussi éloigné qu'il se croit de ces problématiques, est typiquement un film qui n'existe que parce que l'Europe constitutionnelle – et les chocs humains d'un type nouveau qu'elle permet – lui préexiste. Voilà qui fait plaisir.

La musique forme comme la bande-son psychique des cerveaux en fusion de ces ados en déprime et donne toute sa lumière au film.